

Dans la salle d'attente d'Ivo van Hove

Du Festival d'Avignon (clap de fin) à New York

Stéphanie Fontenoy

Ivo van Hove posséderait-il le don d'ubiquité? Ses superproductions se jouent d'Amsterdam à Paris, de Madrid à Avignon, d'Anvers à New York, de Saint-Pétersbourg à Londres. Cet été, le metteur en scène belge est au zénith de son art. Après *Tragédies romaines* de Shakespeare en 2008, *The Fountainhead* d'Ayn Ran en 2014 et *Les Damnés* de Visconti en 2016, il vient de retrouver la Cité des Papes, du 14 au 21 juillet, avec *De Dingen die Voorbijgaan* (*Les choses qui passent*), un drame familial de l'écrivain néerlandais Louis Couperus.

En parallèle, Ivo van Hove présentait *Les Damnés* à New York, avec les acteurs de la Comédie française, dans l'incredible hall de l'ancienne armurerie de Park Avenue. «*Le premier soir, j'ai cru qu'on avait tué la pièce. C'est une histoire très dure et une mise en scène brutale sur la montée du nazisme. Or, New York est une ville très juive. Je me suis dit, peut-être que l'art ne doit pas jouir de tout? Mais c'est l'inverse qui s'est passé, on a joué la pièce à guichets fermés*», raconte le dramaturge dans un café de Broadway, à propos de son adaptation du scénario de Luchino Visconti, couronnée de trois Molières en

Le metteur en scène belge défie l'espace-temps avec des représentations des deux côtés de l'Atlantique cet été. Il dénonce un monde qui s'emballe. Rencontre avec celui qui vit entre New York et Amsterdam.

2017. Les représentations d'Ivo van Hove frappent là où ça fait mal. Son *Boris Godounov* de Moussorgski à l'Opéra de Paris le mois dernier mettait froidement en scène les remords et la déchéance du dernier Tsar de toutes les Russies. A Avignon, *Les choses qui passent* apparaissent comme une antichambre de la mort, sur laquelle plane un inavouable secret de famille. On y retrouve les thèmes de prédilection d'Ivo van Hove: la quête du pouvoir et ses dérives, la cellule familiale dans ce qu'elle a de plus castratrice. Sur scène, les acteurs évoluent dans des décors épurés mais d'une grande puissance évocatrice.

Qu'il s'agisse de textes shakespeariens, d'un opéra classique, d'un scénario de film ou d'un livre, l'interprétation qu'en font Ivo van Hove et son équipe, Jan Versweyveld à la scénographie, Bart Van den Eynden pour la dramaturgie, An d'Huys pour les costumes, est ultra contemporaine. «*Pour moi, le théâtre ne doit pas être un théâtre de musée. Sur le plan esthétique, il faut que les pièces résonnent avec*

les gens aujourd'hui. Je fais du théâtre avec les moyens d'aujourd'hui», souligne le Flamand qui est depuis 2001 à la tête de la compagnie hollandaise Toneelgroep Amsterdam.

Résultat: des comédiens équipés de micros portatifs et des caméras sur scène, filmant l'action et le public, retransmis en direct sur écran géant. «*Avec Jan (son compagnon à la scène et dans la vie, ndlr), nous réfléchissons toujours en amont à l'usage des éléments. J'utilise la vidéo ou la musique live quand c'est absolument nécessaire. Les vidéos sont un instrument pour rendre visibles des choses qu'on ne peut pas voir uniquement avec les yeux. La technologie en soi ne m'intéresse pas. Mon but est de rendre l'histoire la plus extrême, la plus personnelle et la plus urgente possible.*

C'est toujours l'histoire qui prime. Mais pas l'histoire pour l'histoire, ce n'est pas assez. Nous essayons de montrer ce que l'histoire veut dire pour nous, pour notre temps.

A 59 ans, Ivo van Hove est un homme engagé qui veut

utiliser l'art pour montrer la brutalité du monde. «*Dans "Les choses qui passent" par exemple, les acteurs sont dans une salle d'attente. Ils sont immobilisés. C'est le thème central de notre temps. Je pense qu'on vit dans un entre-temps. Mais il ne faut pas attendre, il faut faire quelque chose. Et je crois que le "leadership", l'art de gouverner, l'art de donner une vision pour le futur, est la clé. Il faut aller vers l'avenir.*

Comment? C'est la question. Je ne sais pas comment, parce que je suis seulement un metteur en scène. Mais ça va changer. Je suis optimiste. Mes productions sont parfois noires et troublées. Mais en tant qu'individu, je ne suis pas pessimiste. Dans le noir le plus profond, je cherche toujours la lumière ou l'espoir. Toujours. Et je les trouve toujours.

En tant qu'artiste, peut-on traiter le mal par le mal? «*On avait posé la même question au grand metteur en scène allemand Peter Zadeck, quand il avait monté "Ivanov" de Tchekhov. On lui avait reproché que son spectacle soit si gris et pessimiste. Il avait répondu, j'espère seulement que quand les*

spectateurs sortent du théâtre, ils se disent: "Je ne suis pas Ivanov". Mes mises en scène ne vous disent pas ce que vous devez penser. Elles sont dialectiques, ce qui irrite parfois le public qui veut des choses claires. Pour moi, une énergie vitale peut émerger de quelque chose de très noir. Mes pièces peuvent être cathartiques au final.

Après *Lazarus*, co-écrit avec le défunt David Bowie en 2015, Ivo van Hove va renouer avec la comédie musicale l'an prochain.

A la surprise générale, le dramaturge avant-gardiste va reprendre le «cultissime» *West Side Story*, avec la chorégraphe belge Anne Teresa de Keersmaeker, pour Broadway. «*C'est un défi car jusqu'à présent aux Etats-Unis, il n'était pas possible de toucher à la chorégraphie d'origine de Jérôme Robbins. Or pour moi, c'était la condition pour faire un nouveau spectacle. Le grand producteur américain Scott Rudin a fini par accepter ma proposition*», confie Ivo van Hove.

A quoi ressemblera cette nouvelle production? «*Nous voulons faire un "West Side Story" de notre temps, comme j'essaye toujours de faire*», glisse-t-il, avant de filer aux auditions.



”

Dans le noir le plus profond, je cherche toujours la lumière ou l'espoir. Toujours. Et je les trouve toujours.

Photo: © Jan Versweyveld

«Mes mises en scène ne vous disent pas ce que vous devez penser. Elles sont dialectiques (...). L'art de donner une vision pour le futur est la clé»